

d'une grande partie de l'Europe, était de quelque importance dans les temps anciens. Les cargaisons en retour étaient composées d'ébène, d'écaille, d'ivoire, de gommés, de poivre, de cannelle, de soie, de diamans, quoique l'art de les tailler fût très-imparfait, d'autres pierres précieuses de couleurs diverses, et principalement de perles. Leur possession était devenue la passion dominante de tous les rangs, de tous les âges, de l'un et l'autre sexe. Le prix insensé où cette frénésie avait fait monter les plus parfaites, celles même d'une qualité inférieure, ne repoussait pas les acheteurs. Tous les vêtemens en devaient être indistinctement couverts, pour qu'on pût se présenter en public avec bienséance. Les aromates, si négligés aujourd'hui, doivent encore être comptés parmi les productions de l'Inde que l'Europe recherchait avec le plus d'empressement. On les prodiguait dans les temples, alors si multipliés, des faux dieux, dans les palais des rois et des grands, dans les funérailles de l'homme obscur comme dans celles du citoyen le plus distingué. Entre ces parfums, l'encens était le plus estimé. Sa valeur s'élevait si haut, que les négocians trouvaient un grand avantage à le falsifier. Les ouvriers employés à le préparer étaient nus, tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissait seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'atelier scellait l'ouverture avec son cachet.

Les navires destinés à entretenir un si grand mouvement étaient la plupart expédiés d'Egypte ou d'Arabie. Quelques-uns se bornaient à traiter dans la mer Rouge. D'autres, après avoir franchi le détroit de Bab-el-Mandel, suivaient la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Madagascar, ou, prenant la route du sein Persique, ils entraient dans l'Euphrate, et y trafiquaient spécialement avec les Grecs, que les expéditions d'Alexandre y avaient attirés. Plusieurs parcouraient le Malabar et l'île de Ceylan, connue des anciens sous le nom de Taprobane. Nul ne poussait que très-rarement sa navigation plus loin. Tous trouvaient dans les différens ports où ils relâchaient ce qui devait former leurs cargaisons. Ces objets plus ou moins précieux y avaient été portés de l'intérieur des terres par des caravanes ou par des bâtimens expédiés de l'est de l'Asie.

Cette navigation se faisait avec des bateaux longs et plats, tels à peu près qu'on les voyait flotter sur le Nil. Avant que la boussole eût agrandi les navires et les eût poussés en haute mer à pleines voiles, ils étaient réduits à raser les côtes, à suivre terre à terre toutes les sinuosités du rivage, à ne prêter que peu de bord et de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou sur les sables et les bas-fonds. Aussi les voyages, qui n'égalient pas le tiers de ceux que nous faisons en quelques mois, duraient-ils quelquefois cinq ans ou plus. On

manda aux musulmans, dominateurs dans la Syrie et dans l'Égypte, que les rades de ces deux provinces pussent être librement fréquentées par les navigateurs chrétiens. Ses agens trouvèrent plus de facilité qu'ils n'en espéraient d'un gouvernement formé depuis les dernières croisades, et à peu près semblable à celui que nous voyons établi dans les états barbaresques. Les Mameloucs, qui, à l'époque de ces guerres, s'étaient emparés d'un trône dont ils avaient été jusqu'alors l'appui, étaient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, et formés de bonne heure aux combats. Un chef et un conseil composé de vingt-quatre des principaux d'entre eux exerçaient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse aurait nécessairement énervé, était renouvelé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attirait de toutes parts. Ces hommes avides consentirent pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devint l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption ce que l'intérêt politique de leur état devait leur prescrire. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirèrent quelque utilité de cette révolution ; mais elle tourna singulièrement à l'avantage de Venise, dont elle était l'ouvrage, qui avait eu l'art de se ménager de bonne heure des protections puissantes, formé à Damas et à Alexandrie de grands établissemens de commerce, et entre-

tenu dans ces deux cités des consuls très-réservés, chargés de maintenir dans l'ordre ceux de ses sujets qui y étaient établis, et de terminer sans bruit les différends qui pourraient s'élever entre eux. Telle était la situation des choses lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Les Arabes, établis en grand nombre dans cette région depuis plusieurs siècles, soupçonnèrent de bonne heure que le commerce très-lucratif dont ils étaient les principaux agens leur serait très-vraisemblablement enlevé par ces Européens. Leurs inquiétudes se changèrent en certitude lorsqu'ils virent ces étrangers se multiplier prodigieusement, faire la loi aux souverains du pays, élever des forteresses dans les postes les plus importants, dominer dans les meilleures rades, ne permettre aucun achat que leurs cargaisons ne fussent formées, s'affranchir impérieusement du poids des douanes, exiger qu'aucun navigateur ne mit à la mer sans leurs passe-ports, qu'ils ne respectaient pas toujours, quoiqu'ils les eussent fait payer fort chèrement. Ce n'était pas tout. Les Portugais ne dissimulaient pas le projet qu'ils avaient formé de se rendre maîtres, avec leurs citadelles ou avec leurs escadres, des golfes de Perse et d'Arabie, par où plusieurs provinces de l'Orient, une partie de l'Afrique, l'Europe entière, avaient jusqu'alors reçu les marchandises de l'Inde, et de forcer ces riches productions d'arriver à leur destination primitive par la voie de l'Océan et sur leurs seuls navires,

C'étaient beaucoup trop de genres d'oppression pour ne pas exciter une haine universelle. Les négocians mahométans, qui avaient une grande influence dans les affaires politiques, ceux des rois indiens, qui avaient les mêmes principes religieux, les petits princes de l'Arabie, tout se réunit pour engager le soudan d'Égypte, alors le plus puissant monarque de leur communion, à réunir ce qu'il pouvait avoir de forces pour les délivrer d'une tyrannie qui devenait de jour en jour plus intolérable.

Campson, qui, à cette époque, occupait le trône presque journellement ensanglanté des Pharaons, n'était guère moins à plaindre que les infortunés qui réclamaient sa protection. Ses douanes, qui formaient la principale branche du revenu public, par le droit de cinq pour cent que les marchandises des Indes payaient à leur entrée, par celui de dix pour cent qu'elles payaient à leur sortie, commençaient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendaient fréquentes et inévitables, aigrissaient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être plus mal encore, se permettait des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance que dans des temps de prospérité.

Des forces maritimes suffisantes pour combattre et pour vaincre les oppresseurs de l'Inde étaient

le seul moyen qui pût mettre le sultan en état de secourir ses alliés, de relever son empire de la décadence où il était tombé, de dérober sa tête aux périls sans cesse renaissans qui la menaçaient; mais l'Égypte n'offrait rien de ce qu'il fallait pour construire une flotte de cette importance: Venise vint, dit-on, à son secours. La sagesse de cette république venait d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, et qu'assurément elle n'avait pas dû prévoir. Plusieurs princes, divisés d'intérêts, rivaux de puissance, et qui avaient des prétentions opposées, venaient de s'unir, contre toutes les règles de la justice et de la politique, pour détruire un état qui ne faisait ombrage à aucun d'eux; et Louis XII lui-même, qui de tous ces souverains avait le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devait nécessairement se mettre entre de semblables alliés, et la prudence de la république, l'avaient sauvée de ce danger, le plus éminent en apparence, mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jetait la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

Les historiens ne sont pas d'accord sur les parages d'où furent expédiés les matériaux destinés à former un armement qui intéressait si vivement tant de nations. Les uns les font partir du golfe Adriatique, et les autres de l'Asie mineure. Ce qui est certain, c'est qu'ils arrivèrent à Alexan-

drie. On les conduisit par le Nil au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. D'excellens ouvriers européens en construisirent quatre grands vaisseaux, un galion, deux galères et trois galiotes, qui, sans qu'il y eût un moment de perdu, firent voile en 1507 pour l'Inde.

xv.
Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.

Cette démarche avait été prévue. Afin d'en prévenir les suites, l'on expédia de Lisbonne Tristan d'Acugna pour s'emparer de Socotora ou de la Dioscoride des anciens, qu'on croyait tenir la clef de l'entrée et de la sortie de la mer Rouge. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, souverain d'une partie de l'Arabie et de cette île. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégèrent, et bientôt emportèrent d'assaut la seule place en état de faire quelque résistance, quoiqu'elle fût défendue jusqu'à la dernière extrémité par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison, ne voulant point survivre au fils de leur maître, refusèrent de capituler, et se firent tuer jusqu'au dernier. Les troupes de leur vainqueur étaient encore au-dessus de ce courage. Cependant, comme le prix de leur intrépidité ne se trouva pas atteindre le but qu'on s'était proposé, il ne tarda pas à être abandonné, quoiqu'il assurât à ses possesseurs le plus parfait aloës qui ait jamais été connu. La plante qui produit ce suc et lui donne son nom a des feuilles épaisses et charnues, du milieu desquelles sort un très-

bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, et l'on en exprime, par une pression légère, la portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossières et épaissie au soleil, constitue l'aloës succotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur jaune-safran, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer et aromatique.

L'escadre égyptienne, qui n'avait pas été arrêtée par des obstacles que l'ignorance avait jugés insurmontables, pénétra sans danger dans l'Océan indien, et joignit la flotte de Cambaye dans le port de Diu. Les deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de navires chargés de marchandises, se trouvèrent trop faibles pour vaincre, et ne purent que se faire tuer. Leur mort ne tarda pas à être vengée, et elle le fut par la destruction de la majeure partie des hommes et des bâtimens qui avaient contribué à leur défaite. Ce revers, tout grand qu'il était, pouvait ne pas décourager le soudan ni sa turbulente milice. Il parut d'une très-bonne politique de les mettre hors d'état de faire de nouveaux efforts, et Albuquerque reçut l'ordre d'aller détruire Suez, et brûler les ateliers qu'on y avait formés.

Ce fut uniquement pour se conformer aux volontés absolues de son souverain que, contre l'opinion de ses officiers et de ses pilotes, il entra, en 1513, dans la mer Rouge. Comme il était le

suppléait alors à la petitesse des navires par le nombre, et à la lenteur de leur marche par la multiplication des escadres.

La conquête de l'Égypte par les Romains ne changea rien à ce qui se trouvait si bien établi. L'argent même qu'ils tiraient des mines d'Espagne, les dépouilles de l'Orient, accumulées dans leurs murs, les mirent en état de se livrer sans mesure à la passion qu'ils ne tardèrent pas à prendre pour les voluptés de l'Inde. Ce goût effréné dura tout le temps que leurs facultés leur permirent de s'y livrer. Mais l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal dont l'extrême longueur fait la faiblesse, il se rompit, et il en résulta deux grands débris.

L'Égypte et la Syrie furent annexées à l'empire d'Orient, qui se soutint plus long-temps que celui d'Occident, parce qu'il fut attaqué plus tard, ou moins fortement. Sa position et ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvaient tenir lieu de courage. Mais on ne sut opposer que des ruses aux Arabes, qui joignaient l'enthousiasme d'une nouvelle religion à toute la force de leurs mœurs encore barbares. Une si faible barrière ne pouvait pas arrêter un torrent qui devait s'accroître de ses ravages. Dès le septième siècle, il engloutit la Perse entière, et bientôt après l'Égypte, la Syrie, les deux seuls

canaux par où la Méditerranée eût reçu jusqu'alors les productions de l'Inde.

L'horreur que les Arabes avaient à cette époque pour les chrétiens, qu'ils regardaient comme idolâtres, les décida à leur fermer les ports de leur domination qui étaient en possession de fournir à l'Europe les marchandises de l'Orient. Ce n'est pas qu'ils dédaignassent ce commerce; les colonies qu'ils avaient jetées sur le continent et dans les îles de l'Asie le leur rendaient même plus facile et plus lucratif. Mais, comme un grand luxe ne tarda pas à s'établir dans les différentes régions soumises à leur vaste empire, ils se bornèrent à y faire circuler des voluptés dont eux-mêmes étaient d'autant plus avides qu'ils étaient moins accoutumés à de grandes jouissances.

La privation d'une multitude d'objets utiles ou agréables, auxquels toutes les nations de la Méditerranée et quelques-unes de l'Océan étaient accoutumées, causa une désolation dont on se formerait difficilement une idée juste. Il était réservé à la Grèce, alors la région la plus éclairée, la plus civilisée du globe, de trouver un remède à cette espèce de calamité.

La Chine était en possession de fournir la soie et d'autres productions que son territoire possédait exclusivement. Elles avaient de tout temps traversé l'Océan indien, et nous étaient parvenues par la mer Rouge et par le sein Persique. Des Grecs hardis et intelligens entreprirent de les ti-

rer directement des lieux de leur origine par les déserts de la Tartarie , et ils réussirent à les faire arriver à la capitale de leur empire.

De cette métropole sortaient d'autres aventuriers qui s'embarquaient sur le Pont-Euxin pour remonter le Phase , d'abord sur de grands bâtimens , et ensuite sur de plus petits , jusqu'à Sérapana. De ce lieu partaient des voitures qui conduisaient par terre en quatre ou cinq jours les marchands et leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse on gagnait l'embouchure de l'Oxus , qu'on remontait jusque auprès des sources de l'Indus , d'où l'on revenait par le même chemin chargé des trésors de l'Inde.

Les deux routes étaient très-longues , très-difficiles, très-dangereuses. Tant d'obstacles à surmonter devaient beaucoup augmenter, décupler peut-être le prix originaire des objets qu'on avait été forcé de leur faire parcourir. Cependant les consommateurs ne se rebutaient pas ; et Constantinople devint un marché important où les peuples de l'Europe allaient se pourvoir sans cesse de ce que l'Orient fournissait de plus précieux.

Le monopole durait depuis plusieurs siècles , lorsque l'intérêt , ce grand mobile des actions de l'homme , parut vouloir rapprocher les disciples de Jésus et de Mahomet. Une communication un peu suivie aurait eu vraisemblablement des suites très-heureuses , si les croisades n'eussent bien-

tôt ranimé une haine mal éteinte. Les féroces guerriers armés pour recouvrer la Terre-sainte , depuis long - temps occupée par les infidèles , étaient portés à leur destination par les Vénitiens et par les Génois , les seuls navigateurs alors en état de remplir un pareil office. Au prix énorme qu'ils exigeaient pour le fret de leurs bâtimens ces républicains ne tardèrent pas à joindre les bénéfices d'un commerce plus avantageux que celui d'aucune des époques antérieures. Le besoin absolu qu'on avait de leur ministère leur faisait accorder de si grands privilèges , que dans les villes dont on s'emparait sur la côte ils étaient plus maîtres que les conquérans eux-mêmes. Un événement inattendu changea dans ces circonstances la position des deux républiques rivales.

Au siècle désastreux où l'empire d'Orient s'était vu dépouiller de ses plus riches provinces , il avait eu le bonheur de concentrer dans les murs de sa capitale toutes les liaisons de l'Europe avec l'Asie. Cet avantage seul pouvait arrêter sa chute et lui rendre peut-être son ancienne gloire ; mais il l'avait due à ses armes , à des vertus , à des mœurs frugales , et tout ce qui conserve la prospérité lui manquait. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assurait presque sans efforts et sans vigilance , les Grecs s'abandonnèrent à cette vie oisive et molle qui amène le luxe , aux frivoles jouissances des arts brillans et voluptueux , aux vaines discussions

d'un jargon sophistique sur les matières de goût et de sentiment, et même de religion et de politique. Ils ne savaient que se laisser opprimer et non se faire gouverner, caresser tour à tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plus tôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, et ne compta plus pour sa défense que sur les traités qu'il faisait avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissaient ses ports. Les Italiens s'étaient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avaient long-temps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, était doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail.

L'usurpation d'un état aussi mal administré paraissait facile. Les croisés s'en aperçurent, et ils l'envahirent au commencement du treizième siècle. Les Vénitiens, qui avaient beaucoup contribué à cet odieux succès, eurent en partage la meilleure partie du Péloponèse, les îles les plus florissantes de l'Archipel, et le commerce exclusif de l'empire entier, dont celui de l'Asie formait la plus riche branche.

Gènes vit avec une douleur extrême les éclatantes

tantés prospérités de sa trop heureuse rivale, et s'occupa sans relâche des moyens de l'en dépouiller. Des intrigues habilement ourdies pendant cinquante ans et plus la conduisirent à son but. Elle réussit à précipiter les princes latins d'un trône qu'ils avaient usurpé, et à y replacer la famille grecque qui en avait été si long-temps en possession. Cet éminent service fut grandement et trop payé. On accorda à la république la propriété du faubourg de Péra, qu'il lui fut permis de fortifier. Elle eut la liberté d'établir des comptoirs sur toutes les côtes qui lui offriraient quelques avantages. La cession de Caffa sur la mer Noire mit dans ses mains les productions de l'Orient, qui arrivaient en Europe par cette voie. Toute concurrence était écartée par les faveurs qu'on lui prodiguait aux douanes. Ses négocians avaient acquis dans Constantinople une autorité supérieure à celle du gouvernement lui-même. Cette tyrannie, qui avait augmenté l'inaction des regnicoles, qui les avait jetés dans un découragement entier, précipita la perte de l'empire, pressé, investi de tous côtés par les Turcs; et les Génois furent engloutis dans le précipice que leur avidité avait creusé.

Venise n'avait pas attendu ce mémorable événement pour travailler à redevenir la première puissance commerçante de l'Occident. De l'aveu du saint-siège, sans lequel on ne croyait pas alors pouvoir communiquer avec les infidèles, elle de-